

24 images

24 iMAGES

Entretien avec Guy Maddin

Pierre Barrette

Numéro 136, mars-avril 2008

Guy Maddin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Barrette, P. (2008). Entretien avec Guy Maddin. *24 images*, (136), 13–15.

Entretien avec

Guy Maddin

propos recueillis par Pierre Barrette

Sometimes it's more a

sai

24 images: Dans votre travail, l'importance donnée au cinéma des premiers temps est capitale, et il me semble que cela est vrai tant sur le plan formel que thématique. Autrement dit, la plastique particulière des images que vous composez s'accompagne d'idées, de sujets, de thèmes qui appartiennent eux aussi à un autre temps. Je pense entre autres aux événements historiques auxquels vous faites référence dans vos films : la Première Guerre mondiale, la Grande Dépression, la famine en Islande. C'est un peu comme si la dimension esthétique de vos films s'accompagnait nécessairement des résonances politiques, sociales, psychologiques de cette époque.

Guy Maddin : Les choses se sont en fait passées d'une manière assez étrange; dès le moment où j'ai commencé à me plonger dans le cinéma des premiers temps, l'immersion a été complète, presque au point de m'y noyer! J'ai rapidement fait mien ce vocabulaire pourtant ancien et me suis mis à l'utiliser couramment, sans vraiment y penser. J'étais enchanté et frappé de constater à quel point les différences sont nombreuses entre cette manière de faire et de dire les choses et celle qu'on emploie aujourd'hui, frappé également par l'étendue des changements sociaux survenus dans le dernier siècle. Ma manière de présenter les images a évolué, et ce que les images représentent également. J'aimais la tension que l'on crée en utilisant ces façons de faire aujourd'hui défuntes et tout ce qui les accompagne en termes d'attitudes politiques prétendument dépassées : le sexisme, le racisme, la nécessité de camoufler la sexualité ou de l'évoquer très indirectement. Au début, je crois que mon attitude était plutôt provocante ; j'avais l'impression d'être malfaisant et cela me faisait rire un peu bêtement. Mais plus je me penchais sur cette idée d'inclure dans mes films la description de comportements blessants et dépassés, plus j'aimais la manière dont cela bouscule notre propre complaisance, la fausse certitude qui nous habite aujourd'hui d'avoir réglé tous ces problèmes. Les gens qui regardent de vieux films se considèrent toujours supérieurs à ce qu'ils y voient, comme s'il n'y avait plus de racisme ou d'injustice dans le monde de nos jours. Demandez aux Mexicains et aux musulmans comment ils se sentent de nos jours aux États-Unis. Je ne crois pas qu'ils se sentent beaucoup mieux que les Afro-Américains de l'époque où Al Jolson s'enduisait le visage de liège brûlé. Et on s'en donne encore à cœur joie sur le dos des homosexuels! Je ne supporte pas cette idée pourtant si répandue selon laquelle toutes ces questions sont derrière nous et que les vieux films n'ont donc plus aucune valeur. De toutes façons, dans la mesure où cela constitue un bon indicateur des attitudes populaires, il s'agit également d'un moyen pour évaluer nos supposés « progrès ».

KEYHOLE COLLAGES
de Guy Maddin (direction
artistique : Paul Butler)



KEYHOLE COLLAGES de Guy Maddin (direction artistique : Paul Butler)

24 images : *On présente parfois la postmodernité comme l'art de faire du neuf avec du vieux ; si l'on s'en tient à cette définition, n'est-il pas possible de dire que vos films sont la quintessence même du postmodernisme ?*

Guy Maddin : J'imagine qu'ils sont effectivement postmodernes, et je l'ai toujours su. C'est là, dans la nature profonde de tout ce que je fais, et je ne peux rien y changer. Mais il ne faut pas oublier la dimension mélodramatique de mes films, que je prends personnellement très au sérieux. Je crois que le mélodrame est encore bien vivant aujourd'hui, mais qu'il traverse en quelque sorte une période de disgrâce, et pour cette raison il reste présent dans nos vies sous une forme surtout subliminale. Il est présent dans tous mes films ; je crois qu'il était extrêmement puissant il y a des millénaires et qu'il l'est toujours autant, seulement nous ne voulons pas l'admettre. En conséquence, alors que l'attitude postmoderniste consiste à prendre ses distances vis-à-vis de l'émotion et de son pouvoir de manipulation, je m'y plonge entièrement. L'avantage que cela me donne, c'est que si un spectateur résiste au mélodrame dans un de mes films, il lui reste toujours un plaisir proprement postmoderne à en tirer. Je suis gagnant sur tous les fronts !

24 images : *On a dit du cinéma que c'était la mémoire du XX^e siècle. Il me semble que cette phrase décrit très bien ce que vous faites, mais d'une manière oblique et un peu étrange. Comment considérez-vous l'importance de la mémoire dans vos films, particulièrement dans **My Winnipeg** qui est entièrement construit sur ce qui apparaît comme un mélange de vrais et de faux souvenirs ?*

Guy Maddin : La mémoire est tout pour moi ! Que d'insanités y trouve-t-on ! Elle est tellement remplie de labyrinthes, de culs-de-sac, de fausses images, de couleurs toutes personnelles ! De trous ! D'émotion pure, qui déforme tout en mêlant les perspectives ! Elle nous fait faire un véritable voyage. Je souffre en ce moment d'un mal étrange, je crois que cela s'appelle le *syndrome de Malchay*, mais Malchay est aussi le nom de la famille qui habitait la maison avant nous, alors je suis un peu confus... C'est une maladie qui a pour effet de me faire ressentir à tous moments du *déjà-vu*. C'est comme si tout ce que vis, je le vis pour la seconde fois. Ma vie est déjà assez pénible comme cela, je ne veux surtout pas avoir à tout revivre ! C'est un caprice de quelques neurones défectueux, et dans les faits je ne vis les événements qu'une seule fois, mais on pourrait facilement m'abuser... Quand mon chat est mort, je ne me sentais pas triste puisque je me suis immédiatement rappelé qu'il était déjà mort quelque temps auparavant. C'est un état très paralysant, à la fois fatigant et désorientant, qui est très près, je crois, de ce que ressentent les habitants de Winnipeg. Vous savez que cette ville a un taux de somnambulisme dix fois plus élevé que toute autre ville dans le monde ? Qu'est-ce que cherchent ces somnambules ? Des souvenirs, peut-être. À regarder ces gens qui déambulent la nuit, à moitié gelés dans leur pyjama, on ne peut s'empêcher d'imaginer qu'ils sont sur la piste de quelque animal ancien ou qu'ils parcourent quelque sentier de chasse qui existait des siècles avant que les Européens ne s'installent ici. Notre mémoire à Winnipeg est fortement liée à la terre, au bison, plus qu'à des vies antérieures ou à des pensées troubles.

24 images : *Techniquement, vos films sont en même temps extrêmement sophistiqués et presque primitifs. Comment envisagez-vous cet aspect précis de votre travail?*

Guy Maddin : Si vous pensez à d'autres formes d'expression artistique – la peinture, la poésie, la musique –, vous comprenez qu'elles sont parfois très primitives et pourtant elles opèrent de manière très sophistiquée, assez mystérieuse. Le cinéma a le même pouvoir, mais parce qu'on les considère presque toujours comme des machines à vendre des billets, les films commerciaux exploitent rarement ce potentiel. Je me fiche bien du box-office, alors ce territoire m'appartient tout entier en tant que réalisateur de longs métrages.

24 images : *Croyez-vous que le fait d'être canadien influence la manière dont vous envisagez le monde et le fait de faire des films? Vos influences ainsi que vos références sont tout à fait internationales, mais il y a en même temps ce côté très local (Winnipeg, le hockey, etc.). Beaucoup de cinéastes canadiens font tout pour faire oublier leurs origines...*

Guy Maddin : Oui, nous les Canadiens avons une perspective unique, qui vient du fait que nous sommes assis sur les épaules des États-Unis, que nous sommes en mesure de tout absorber tout en conservant une distance. Très tôt dans ma carrière mon rêve le plus fou a été d'imaginer que mes films me survivraient, et je savais que pour accomplir cela, il fallait que je m'adresse au monde entier. Je répète que je parle ici de mon rêve le plus fou! En outre, les films et les livres qui m'ont le plus influencé étaient allemands, français et américains, pas canadiens. Même si je dois dire que j'adore, oh mon Dieu! j'adore *Léolo*.

24 images : *Je suis curieux de savoir comment naissent vos projets. Je n'ai pas de difficulté à imaginer par exemple que vos scénarios puissent trouver leur source dans une seule image, ou une peinture, ou encore une simple phrase...*

Guy Maddin : Parfois tout un film peut naître d'une idée coquine. *Careful* est venu de l'idée que ce serait amusant de faire un film promouvant l'inceste, du moins de vraiment essayer, cela même en sachant que nous échouerions probablement. Mais le simple fait d'essayer est devenu une bonne raison de se lever le matin. Avec *Tales from the Gimli Hospital*, le but était d'embêter ma famille. Et dans *My Winnipeg*, j'ai tenté de mythifier ma ville natale de la même façon que tous les autres peuples ont tendance à le faire, sauf les Canadiens.

24 images : *Vous semblez très intéressé par l'œuvre des peintres symbolistes – Odilon Redon, Félicien Rops, Fernand Knopff par exemple; quelles affinités ressentez-vous avec leur esthétique particulière?*

Guy Maddin : La plupart des cinéastes ont une approche plutôt littéraire; c'est un danger qui me guette moi aussi, mais que je combats du mieux que je peux. Parfois j'essaie d'envisager la réalisation de la même manière qu'un peintre; en fait je recours plutôt à des peintres, et même à des auteurs-compositeurs parfois, pour me rappeler qu'il existe plus d'une manière de produire certains effets très puissants.

24 images : *Vous êtes certainement un des cinéastes qui ont donné au court métrage ses lettres de noblesse. À part le fait évident*

qu'il est moins coûteux à réaliser, quel avantage trouvez-vous à explorer ce format?

Guy Maddin : Je vois en quelque sorte le film de court métrage comme un poème en prose. L'idée est de créer un sentiment, un état irrationnel davantage que de produire un sens, encore ici à la façon d'un compositeur de chansons populaires. La plupart du temps, on ne sait même pas pourquoi on aime une chanson, mais la musique sait trouver son chemin vers le cœur. Je me demande alors pourquoi on a tellement besoin de savoir de quoi parle un film, ou encore de connaître les raisons qui expliquent qu'on l'aime? En conséquence je réalise ces petites choses; elles sont faciles à financer et elles me permettent de garder la main, d'être prêt au moment de m'attaquer à un long métrage, ce qui n'arrive qu'à tous les deux ou trois ans.

24 images : *Avez-vous parfois l'impression que le type d'univers que vous avez créé, et que vous revisitez à l'occasion de chacun de vos nouveaux films, puisse devenir un frein à votre créativité; autrement dit, qu'il y aurait quelque chose comme une esthétique Maddin qu'il apparaît désormais difficile d'abandonner, ne serait-ce qu'en considération des attentes du public?*

Guy Maddin : Il m'est arrivé souvent de me sentir enfermé, mais j'ai cessé de m'en faire à ce sujet. Mes films évoluent et j'ai le sentiment de devenir un bien meilleur raconteur. Je peux le constater à la réaction du public, qui est importante pour moi. Quand j'ai dit plus tôt que je ne me préoccupais pas du box-office, cela veut surtout dire que je n'irais jamais à Hollywood avec la seule idée de remplir les salles. Je tiens vraiment à ce que le public qui vient voir mes films les aime, et je fais tout ce que je peux pour que ça arrive. Je me soucie réellement des spectateurs. Après tout, ils sont assez gentils pour se déplacer et venir voir mes films je dois prendre soin d'eux, à mon tour!

24 images : *Comment voyez-vous le cinéma d'aujourd'hui? Vos films paraissent tellement loin des modes actuelles...*

Guy Maddin : J'aime plus que quiconque les cinéastes expérimentaux Martin Arnold et Matthias Muller. Si on parle des grosses peintures américaines, je dois dire que j'ai beaucoup aimé les deux derniers films de P.T. Anderson, *Punch Drunk Love* et *There Will Be Blood*. Terrence Malick est un de mes cinéastes favoris. Et Noah Baumbach! J'ai adoré *Margot at the Wedding!*

